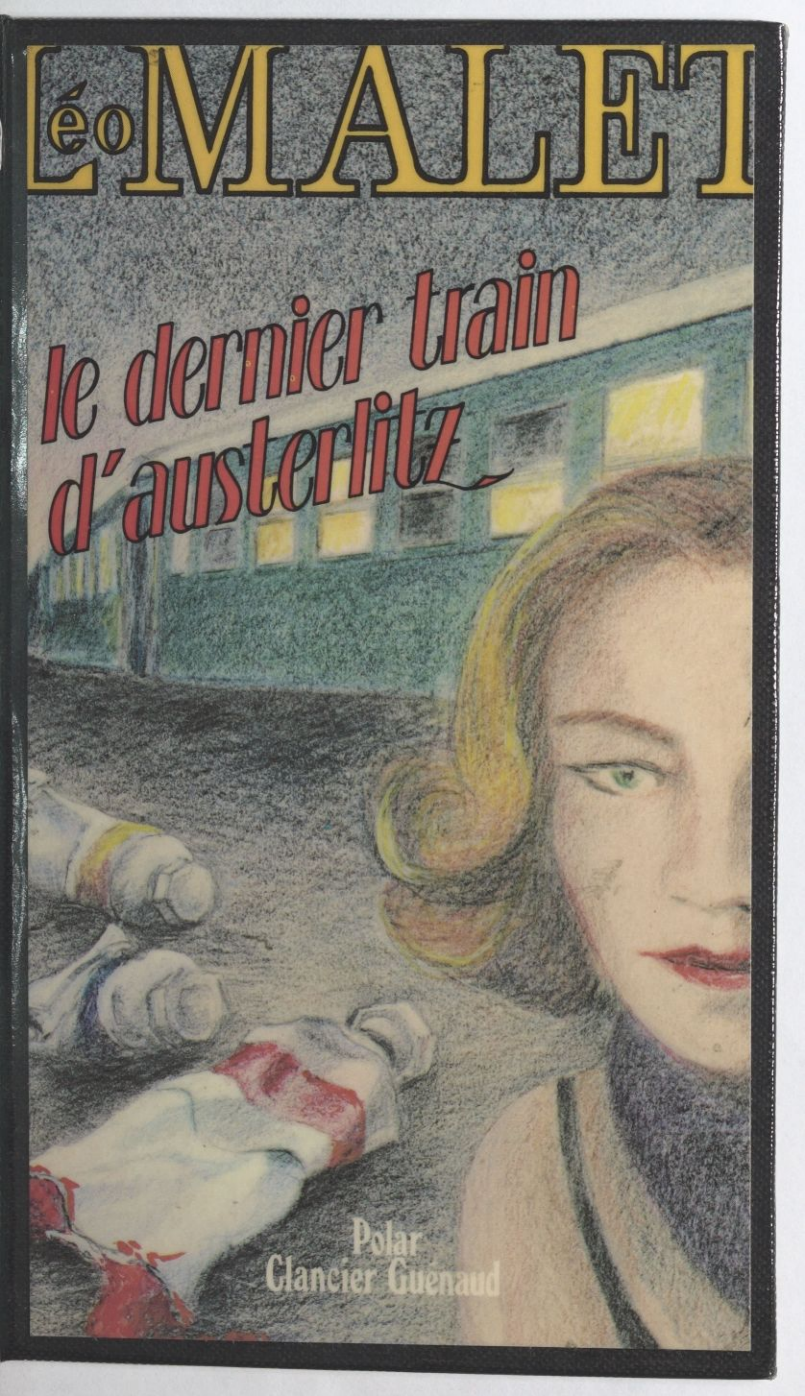


Léo MALET

le dernier train d'austerlitz

Polar
Glancier Guénaud



Isolo

h 06
fév. 82

LE DERNIER TRAIN D'AUSTERLITZ

16042

44665

DU MEME AUTEUR

Romans

Aux Editions Clancier-Guénaud
signé Frank Harding (à paraître)

Aux mains des réducteurs de têtes

Carré d'As

Miss Chandler est en danger

Le dé de jade

Affaire double

Recherché pour meurtre

Le gang mystérieux

Cité interdite

Mort au bowling

à la Librairie de la Butte-aux-Cailles :

Brouillard au pont de Tolbiac. Nestor Burma contre C.Q.F.D. Le Cinquième procédé.

aux Presses-Pocket :

120, rue de la Gare.

aux Nouvelles Editions Marabout :

L'ombre du grand mur, L'homme au sang bleu, Enigme aux Folies-Bergère, Il fait toujours nuit, Le soleil n'est pas pour nous, Sueur aux tripes.

au Livre de Poche :

(série, partiellement épuisée : « Les Nouveaux Mystères de Paris ») :

Brouillard au pont de Tolbiac ; L'envahissant cadavre de la plaine Monceau ; M'as-tu vu en cadavre ; Pas de bavards à la Muette ; Fièvre au Marais ; La nuit de Saint-Germain-des-Prés ; Corrida aux Champs-Élysées ; Boulevard... ossements ; Les rats de Montsouris ; Casse-pipe à la Nation ; Les eaux troubles de Javel ; Micmac moche au Boul'Mich ; Le soleil naît derrière le Louvre ; Des kilomètres de linceuls ; Du rébecca rue des Rosiers.

Titres épuisés :

Nestor Burma et le monstre.

Coliques de plomb.

Gros Plan du macchabée.

Les paletôts sans manches.

POEMES :

Ne pas voir plus loin que le bout de son sexe (*Editions Surréalistes, 1936*) ; **J'arbre comme cadavre** (*Editions Sagesse, 1937*) ; **Hurle à la vie** (*Editions Surréalistes, 1939*) ; (*Avec trois dessins d'André Masson*) ; **Le frère de Lacenaire** (*Editions La Main à Plume, 1943*), (*Frontispice de Salvador Dali*) ; **Vie et survie du vampire** (*Editions Temps Mêlés, 1961*) ; **Poèmes Surréalistes** (*Editions Alfred Eibel, Lausanne, 1975*) (*Avec deux dessins de René Magritte*) ; **Secret** (*Ed. Vocatif, Bruxelles, 1976*) ; **Le rêveur absolu** (*Ed. Brachot-Gutt, Bruxelles 1977*).

En cours de réimpression au « Fleuve Noir » :

Drôle d'épreuve pour Nestor Burma.

Nestor Burma en direct ; Nestor Burma revient au bercail ; Un croquemort nommé Nestor ; Nestor Burma dans l'île ; Nestor Burma court la poupée ; Abattoir ensoleillé.

83
1
LÉO / MALET

LE DERNIER TRAIN D'AUSTERLITZ

Roman policier

Editions Clancier-Guénaud/Polar.

37, rue de Montholon-75009 Paris

DL-22-05-1980-14057

NOTE DE L'AUTEUR

Contrairement à la formule habituelle, tous les personnages de cette histoire ne sont pas fictifs, — et que Dieu, ou le Diable, reconnaisse les siens.

Veuille toutefois le lecteur me faire l'honneur de compter parmi les personnages de ce récit inventés de toutes pièces, celui de Philippe Gronard, en lequel la plus exécrationnable foi, seule, pourrait voir le symbole de la corporation des éditeurs.

L'auteur tient à apporter ici son témoignage que l'éditeur du Dernier Train d'Austerlitz, par exemple, outre qu'il s'est montré homme de goût en acceptant cette œuvre, est un personnage charmant.

L. M.



© Editions Clancier-Guénaud/Polar Paris 1980.

ISBN 2-86215-007-X

TABLE

PROLOGUE	7
Chapitre I. — Le roman interrompu.....	17
II. — Visites	21
III. — Le dernier train d'Austerlitz.....	26
IV. — Le cadavre de l'après-midi.....	30
V. — Le cadavre de la nuit.....	34
VI. — La toile et la carte postale.....	38
VII. — Monsieur Refreger, détective.....	43
VIII. — Histoires de hasard.....	50
IX. — Corrida de muerte.....	57
X. — La femme et le mari.....	64
XI. — Le mouchoir.....	71
XII. — Mensonges	78
XIII. — Les empreintes sanglantes.....	84
XIV. — Auxiliaire de la police.....	91
XV. — L'aveugle ricaneur et le chat étranglé... ..	101
XVI. — La lettre révélatrice.....	108
XVII. — Hypothèses	115
XVIII. — Un sale coup.....	123
XIX. — Démarches et théorie.....	133
XX. — Monsieur Petit-Chardon.....	142
XXI. — L'hôte des « Glycines ».....	150
XXII. — Le tueur.....	159
XXIII. — « La parole est à Bill Lantelme ».....	171
XXIV. — La boucle est bouclée.....	186



TABLE

1	1
2	2
3	3
4	4
5	5
6	6
7	7
8	8
9	9
10	10
11	11
12	12
13	13
14	14
15	15
16	16
17	17
18	18
19	19
20	20
21	21
22	22
23	23
24	24
25	25
26	26
27	27
28	28
29	29
30	30
31	31
32	32
33	33
34	34
35	35
36	36
37	37
38	38
39	39
40	40
41	41
42	42
43	43
44	44
45	45
46	46
47	47
48	48
49	49
50	50
51	51
52	52
53	53
54	54
55	55
56	56
57	57
58	58
59	59
60	60
61	61
62	62
63	63
64	64
65	65
66	66
67	67
68	68
69	69
70	70
71	71
72	72
73	73
74	74
75	75
76	76
77	77
78	78
79	79
80	80
81	81
82	82
83	83
84	84
85	85
86	86
87	87
88	88
89	89
90	90
91	91
92	92
93	93
94	94
95	95
96	96
97	97
98	98
99	99
100	100

PROLOGUE

I

Cela rappelait le cinéma muet.

Derrière la glace transparente, les deux hommes en blouse grise exécutaient des mouvements silencieux. Leurs lèvres s'agitaient; je n'entendais aucun son en sortir. Ils manœuvrèrent un lourd panneau à poignée d'acier et, toujours dans cette atmosphère ouatée, tirèrent d'une niche un cercueil de bois jaune qu'ils déposèrent devant moi, de l'autre côté de la vitre, sur un tréteau en contrebas, disposé à cet effet. Un des fonctionnaires municipaux ôta le couvercle et le tronc humain m'apparut.

Un séjour prolongé dans l'eau du fleuve ne l'avait pas arrangé. Les chairs offraient un aspect à la fois livide et verdâtre. Une cicatrice sombre était visible au niveau du cœur : celle de la plaie refermée par où s'était enfoncé le poignard. Sur un signe du docteur qui m'accompagnait, l'employé de la Morgue tira du cercueil deux mains, sectionnées pour les besoins de la contre-autopsie.

C'était marrant! Il n'avait pas suffi que les tortionnaires de Karl Verden lui coupâssent les jambes et la tête. La recherche de ses assassins avait exigé que le médecin-légiste parachevât leur œuvre. J'examinai

attentivement ces mains que l'homme en blouse grise manipulait avec indifférence, me les présentant sous toutes leurs faces. Elles étaient grandes et minces, d'une finesse aristocratique. Les extrémités digitales, aux crêtes papillaires effacées par la ruine physiologique, étaient spatulées. La paume gauche portait de nombreuses plaies. Je me tournai vers le toubib dont le regard m'interrogeait :

— Je ne puis me prononcer quant au tronc, déclarai-je. Pourtant, il correspond bien à un homme de la stature de Karl Verden. Mais je suppose que ça ne suffit pas. Par contre, ces mains détachées...



... sont incontestablement celles de Karl Verden, monsieur le juge. Aucun doute n'est possible.

Le magistrat instructeur leva vers moi un visage souriant et commença à jouer avec un crayon :

— Tout le monde me parle des mains de Verden. Elles étaient donc si caractéristiques ?

— Très. Karl Verden était d'aspect lourd et mastoc. Je vous assure qu'à la vue de ses mains, la surprise était grande, tellement elles contrastaient avec son allure générale. C'étaient des mains fines et soignées, des mains de femme, aux doigts longs et spatulés, aux ongles coupés court, à cause de ses travaux de dactylographie.

— Que voilà un brillant exposé, admira le juge, légèrement sardonique.

— Je suis journaliste, rétorquai-je. Une des qualités indispensables de mon métier est l'observation. Je pourrais vous décrire la bague assez curieuse, mani-

festement féminine, que Verden portait au doigt et vous dire...

— Attribuez-vous une signification quelconque au port de cette bague?

— Je crois que c'était un souvenir.

— Pour en revenir aux mains elles-mêmes..., dit le juge.

— Ma conviction est absolue. Ce sont celles de Karl Verden.

— Elles sont restées approximativement deux mois immergées!

— Certes. Mais cette immersion ne leur a pas fait subir une modification telle qu'elles ne soient plus reconnaissables... Et il est hautement significatif de découvrir, deux mois, justement, après que vous ayez été saisi d'une plainte en disparition concernant un individu donné, le cadavre d'un autre individu présentant les mêmes particularités signalétiques: à savoir un corps massif et des mains quasi-féminines. Et puis...

—Et puis?

— La paume d'une main porte de nombreuses plaies. Le médecin-légiste m'a dit tout à l'heure qu'elles provenaient de coups de couteau paraissant indiquer qu'on se trouve en présence de lésions de parade ou de défense...

— C'est exact.

— Cette main meurtrie est la gauche.

— Et alors?

— Karl Verden était gaucher.

Sans marquer de sentiment précis, le juge d'instruction lacha son crayon, fouilla dans un dossier, en tira une feuille dactylographiée et, les yeux sur celle-ci, parla :

— André Sébert, mesure 1 m. 75. Ses mains sont

d'une rare finesse pour le métier qu'il exerce. Il utilise plus volontiers la main gauche.

— Qui est Sébert? demandai-je.

— Un garçon boucher... (Il appuya sur ce dernier mot. « Le corps, avait dit le médecin-légiste, a été découpé par un spécialiste : un chirurgien ou un boucher »)... un garçon boucher qui a disparu depuis le 14 juillet, c'est-à-dire à la même époque que Karl Verden. La sœur de Sébert a reconnu son frère en les débris repêchés à Gargenville.

— Ce témoignage est récent?

— Il date de ce matin. J'en avais connaissance lorsque vous avez sollicité un permis pour l'Institut Médico-légal. Je n'ai pas voulu vous décourager. Avertie par les descriptions que faisait la presse du tronc retiré de la Seine, Mlle Sébert a demandé à être mise en sa présence. Le résultat a été celui que je viens de vous dire. En outre, le médecin-légiste est formel. Le corps qu'il a été appelé à examiner a cessé de vivre depuis deux mois au moins. Or, il y a six semaines...

Je savais quel papier pelure bleu il allait extraire de son dossier. Rudi Baunmeister m'en avait parlé.

— ...il y a six semaines, Kurt Sobelmann, ancien député au Reichstag, un des chefs de l'émigration, résidant en Suisse, recevait cette lettre, postée le 31 juillet à Strasbourg, et datée du 30. Elle marque la rupture de Karl Verden avec ses camarades et son ralliement à l'hitlérisme.

— Cette lettre est un faux, m'écriai-je.

— C'est pourtant bien là le papier dont usait couramment Karl Verden, aussi bien pour sa correspondance personnelle que pour ses travaux de secrétaire de groupes émigrés?

— Oui, mais n'importe qui peut s'en procurer du semblable. De plus, ce texte insensé est dactylographié.

— La signature est manuscrite. Comparée à divers spécimens que nous a remis M. Rudolph Baunmeister, elle apparaît comme authentique.

— Une signature s'imité, jusqu'à défier toute expertise... Elle peut aussi être arrachée par la force... C'est plus facile qu'un long texte.. Celui-ci, on le dactylographie.

— Sur la machine appartenant à Verden?

— La bonne blague! Il a disparu avec elle.

— Cette circonstance ne milite guère en faveur de l'enlèvement.

Il y eut un silence. Au bout de la table, le greffier faisait courir sur le papier une plume grinçante. Par la fenêtre, j'apercevais les arbres du Boulevard du Palais. Déjà dépouillés par septembre, ils frémissaient sous le vent chargé de pluie. Le juge d'instruction avait repris son crayon qu'il roulait entre les doigts.

— Cette lettre est un faux, insistai-je. Même écrite de la main de Karl et sous mes yeux, je le soutiendrais. Elle est psychologiquement impossible. Se rallier à l'hitlérisme, alors que sa compagne est morte dans un camp, sous les tortures, et qu'il avait été condamné par contumace à avoir la tête tranchée?... Je crois que le jugement a été exécuté, ajoutai-je.

— Ecoutez, dit le magistrat, en faisant pivoter son fauteuil. J'abandonne la psychologie aux écrivains. Je m'en tiens aux faits, aux faits seuls. Karl Verden avait-il des ennemis?

— Oui. Des ennemis puissants.

— Lesquels?

— La Gestapo.

Les yeux au plafond, le juge prit un air rêveur pour dire qu'il ne voyait pas, non vraiment pas, l'intérêt que pouvait porter cette police politique à la suppression d'un individu du genre de Verden. Tout de même,

il existait, parmi les nombreux réfugiés allemands, des personnalités autrement marquantes.

— Karl Verden était de celles-ci, exposai-je. C'était un anarchiste. Même en Allemagne, pour si extraordinaire que cela paraisse, cela existait. A l'arrivée de Hitler au pouvoir, il passa la frontière. En France, il se mit à la disposition d'un centre social-démocrate. Au cours des derniers jours passés dans sa patrie, il avait appris pas mal de choses sur la provocation nazie à l'étranger. Il résolut de lutter contre et édifia une sorte de contre-espionnage dont il était l'âme, en partageant les risques avec un agent de liaison extrêmement sûr, son propre frère, resté en Allemagne. Partout où il passa en Europe, Verden s'attacha plus particulièrement à démasquer les militants révolutionnaires corrompus par Berlin, tel, en 1908, Vladimir Bourtzev contre l'Okhrana. Mais la Gestapo, comme l'Okhrana, sait reconnaître ses ennemis et les frapper. Il y a deux mois, Verden disparaissait. Et aujourd'hui, à la Morgue... C'est lui, je l'affirme. Des agents hitlériens, qu'il vous appartient de démasquer, l'ont exécuté, ici, en France, l'ont coupé en morceaux, jeté son corps mutilé à la Seine...

Je me tus. Je n'avais plus rien à dire, mais il était temps. Je commençais à adopter des accents de réunion publique. D'une voix froide, le juge me calma un peu :

— Rien de tout cela n'est vérifié.

Je haussai les épaules. Le magistrat eut un geste vague. Le greffier me tendit une copie de ma déposition. Je la signai et me levai. Le juge se leva aussi :

— Franchement, articula-t-il, je ne crois pas que ce que nous appelons « le tronc de Gargenville » soit votre camarade. Il y a infiniment plus de chances pour que ce soient les restes de Sébert... Au revoir, mon-

sieur Refreger. Et puisque vous êtes homme de lettres... essayez un peu du roman-policier. Vous paraissez éminemment doué.

Il ferma la porte de son cabinet sur un drôle de sourire moqueur. J'avais compris.

II

Rudi Baunmeister comprenait moins vite, peu familiarisé qu'il était avec le français. Assis sur un sofa défoncé, au pied duquel gisait une partie des archives de Karl, il dirigeait vers moi sa grosse tête hébétée, aux yeux méfiants derrière les lunettes cerclées d'or.

— On étouffe, avais-je dit.

Ce n'était pas une allusion à la température, plutôt fraîche, même dans cette chambre minuscule. Le type que j'avais trouvé en compagnie de Rudi n'ignorait aucune subtilité de notre langue qu'il parlait à la perfection. Il entreprit un long discours en allemand pour expliquer mes deux mots. C'était un jeune homme blond, de forte stature. Son visage était celui de Karl Verden, moins les lunettes. Une bordée de jurons, que les lèvres épaisses de Rudi Baunmeister laissèrent tomber, en même temps qu'un éclair de frayeur passait dans ses yeux pâles, m'apprirent qu'il avait saisi mon expression.

— C'est comme cela, confirmai-je. Je me demande si vous n'avez pas eu tort d'attacher le grelot...

— Le *crelot*? glapit Rudi.

Il fallut encore traduire. Après quoi, il resta inerte et ce fut Hans Wilhem Verden qui prit la suite blasphematoire. Il jura interminablement et avec somptuosité, à l'allemande. Enfin, il s'arrêta et reprit son souffle :

— Ils l'ont tué, fit-il, tourné vers moi, les lèvres tordues par un rictus féroce. (L'émotion lui donnait un léger accent.) C'était lui, n'est-ce pas?

— C'est lui, dis-je.

Il se mit à compter sur ses doigts en ricanant :

— Ils ont eu le père dans un piquet de grève. Ma sœur a été fusillée à Moabit. Else, la compagne de Karl, ils l'ont envoyée crever dans les Marais du Diable. Il ne lui restait d'elle que cette bague d'or, au motif constitué par la lettre E. Et maintenant, ils l'ont tué, lui. Et cela restera impuni ... *Donnerwetter*...

Il alla à la fenêtre et regarda dans la cour à travers les vitres sales. Je bourrai une pipe, en prélude à mon départ.

— Je les trouverai, grondait Hans entre ses dents. Je leur ferai payer tous ces crimes. (Il pivota.)... Comment pouvez-vous nous aider? questionna-t-il.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, répondis-je. Une fois le corps reconnu, mes possibilités sont épuisées. Il y a bien le « papier » que je vais écrire pour mon journal, mais je sens que je ne pourrai pas tout dire. (Je me mis à rire.) ...Le juge m'a conseillé d'écrire des romans-policiers. Vous n'allez pas me demander de jouer au détective-amateur, non?

Sans répondre, il se laissa tomber aux côtés de Baunmeister. Je serrai la main flasque de celui-ci.

— Quand repartez-vous? demandai-je à Hans.

— Ce soir. C'est la première fois que je retourne là-bas sans matériel.

L'agent de liaison tira un objet de sa poche et le polit contre sa manche. C'était un disque à croix gammée. L'insigne dont, une fois franchie la frontière, s'adornait la boutonnière de Herr Otto Mullnitz, représentant de commerce et membre du Parti. J'ignorais

comment se dit : Bon voyage ou Adieu, en allemand.
Je murmurai :

— *Auf wiedersehen.*

Nous devions nous revoir, en effet!

*
* *

Je passai au Café de Flore. Marcel Lepain et Paul Fournier, deux de mes copains, discutaient hippisme. J'interrompis la conversation :

— Je viens de la Morgue, dis-je à Lepain. Je suis allé, en qualité de témoin, jeter un coup d'œil sur le tronc repêché à Gargenville. C'est celui de Karl Verden.

— Quoi?

Lepain connaissait l'Allemand depuis moins longtemps que moi, mais aussi bien. Il était stupéfait.

— Aucun doute, dis-je, en m'asseyant. Le plus curieux, c'est que ça n'a pas l'air de plaire au juge. Il croit que je bluffe... ou affecte de croire que je bluffe. Paraît qu'une femme a reconnu les restes de son frère...

Un verre déposé en dehors de la soucoupe avait laissé un rond humide sur la table. Avec son doigt, Marcel Lepain l'élargit.

— Dis donc, fit-il brusquement, les paupières plissées, c'est bien Karl?

— Oui.

— Si je le reconnaissais à mon tour, ça ne ferait pas changer le juge d'idée?

— Tu es bien aimable, mais je crois que mieux vaut laisser choir.

— Salut, fit quelqu'un, dans mon dos.

C'était Victor Baratet, le peintre. Large et costaud, il nous broya les mains dans sa patte nerveuse.

— De quoi parliez-vous ? s'enquit-il.

— De Karl Verden.

— Qui est-ce ?

— Un type, répondit Marcel, sans se compromettre.

Sous son doigt, la tache humide de la table épousa vaguement la forme d'une tête de cheval, et il ne parla plus de l'affaire Karl Verden.

*
**

Il ne fut pas le seul à n'en plus parler. Peu à peu, le « tronç de Gargenville » céda la place à une actualité plus brûlante... ou moins, ça dépend dans quel sens on prend le mot. Après tout, dans la meilleure hypothèse, il ne s'agissait jamais que d'un Allemand, et les Allemands, justement, il n'y en avait que pour eux ; en première page des journaux.

Ce fut la guerre, la « drôlette » ; puis l'autre, moins marrante : Mai 40. Fait prisonnier, je me morfondis de longs mois derrière les barbelés d'un stalag, entre Brême et Hambourg, à cet endroit du pays allemand appelé les Marais du Diable et où était morte, entre autres camarades d'idées de Karl Verden, Else, sa compagne.

...Et je pensai souvent au juge d'instruction. Le souvenir de ce digne magistrat fut cause que...

CHAPITRE PREMIER

LE ROMAN INTERROMPU

Je ne possédais pas énormément de lumières sur Raoul Dekruyssen. Je savais seulement qu'il exerçait la profession choisie de diamantaire et qu'une balle de 7,65 avait mis fin à ses jours fort jeune. Quelque chose comme dix minutes après sa naissance, mais, néanmoins, à l'âge respectable de cinquante ans.

De B., j'ignorais tout.

Sauf qu'il s'appelait B., qu'il détenait dans une de ses poches une carte postale représentant le Viaduc de Garabit et qu'un jour cela serait dévoilé. Quand? Mystère. B., pour moi, n'était encore que B. Jusqu'à présent, son nom se bornait à cette initiale.

Je n'avais pas davantage une intelligence très précise de la signification du chat étranglé, celui que Mme Du-bois recevait par la poste, et les apparitions de l'aveugle ricanneur, peut-être parce qu'elles se produisaient invariablement par temps de brume, s'entouraient d'une égale confusion.

La jeune fille s'appelait Suzanne. Mais ce prénom n'était pas définitif. Elle était blonde et étonnamment belle. Son degré de culpabilité dans le meurtre du diamantaire n'était pas nettement établi. On ne savait pas

si son amoureux était l'inspecteur de police à la moustache filiforme, que des raisons de censure avaient fait élégant et chevaleresque, ou le voyou sympathique qui s'introduisait dans le récit, environ le Chapitre Deuxième, un peu comme les cheveux sur la soupe.

*
* *

L'ironique conseil prodigué en 1938 par un juge d'instruction désinvolte n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Il avait mûri, à l'ombre des miradors. Libéré et de retour à Paris, je m'étais mis au *kriminalroman*.

Cette activité m'amuse. Ennemi de tout plan préétabli, je fonçais dans le brouillard, accumulant les sensations et les mystères, et découvrant in-extremis le meurtrier. Le plus souvent, le type que je démasquais était celui de mes personnages auquel je pensais le moins. A ce jeu-là, je me demande même s'il ne m'est pas arrivé parfois de condamner des innocents. Mieux vaut n'y point songer.

Et je n'y songeais guère, un matin d'août 44.

Confiant en mon agilité d'esprit, je poursuivais, avec la sérénité d'un avocat-général qui n'en est pas à quelques misérables erreurs judiciaires près, — sérénité tempérée toutefois par un coquet mal de crâne, — la confection de *La Triple Enigme d'Auteuil*, quelque chose de carabiné dans le genre. Une horloge voisine venait de piquer dix coups. Le soleil entraît à flots dans mon bureau. Il faisait miroiter les touches de ma machine à écrire sur lesquelles mes doigts s'activaient :

... Suzanne s'engagea avec prudence dans le...

Je laissai tomber. On sonnait à la porte. C'était le